

Asticou

REVUE D'HISTOIRE DE L'OUTAOUAIS

Cahier n° 34

Juillet 1986



ME ERASTE D'ODET D'ORSSONENS

- Notaire -

Ancien maire de Hull et ancien
président de la commission scolaire de Hull

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'OUEST DU QUÉBEC
C.P. 1007, Place du Portage, Hull, (Québec)
J8X 3X5



La Société historique de l'ouest du Québec publie depuis juin 1968 un cahier périodique, intitulé ASTICOU, premier toponyme de la ville de Hull, consigné par Champlain dans le récit de son premier voyage aux Chaudières le 13 juin 1613. ASTICOU est en effet un mot algonquin qui veut dire "chaudière".

La Société historique de l'ouest du Québec

Succédant à la Société historique du nord de l'Outaouais (1935-1938), la Société historique de l'ouest du Québec s'est fixée dès le début de sa fondation les objectifs suivants:

- a) étudier et faire connaître l'histoire de l'ouest du Québec;
- b) recueillir, classer et conserver tous les ouvrages, documents et objets se rattachant de près ou de loin à l'histoire de la région outaouaise;
- c) exercer, dans les limites de ses capacités, des pressions auprès des corps publics de l'ouest du Québec en vue de l'érection de plaques ou monuments commémoratifs, et de l'aménagement de musées d'intérêt historique régional;
- d) publier sous forme de cahiers périodiques le résultat de ses travaux, et ainsi stimuler la recherche et l'intérêt public à l'égard de l'histoire régionale;
- e) collaborer avec les divers organismes représentatifs de l'Outaouais québécois dans le domaine toponymique et touristique.

La Société historique de l'ouest du Québec exerce son activité surtout dans les cinq comtés suivants du Québec: Pontiac, Hull, Gatineau, Labelle et Papineau. Toutefois, rien ne l'empêche de s'intéresser à l'ensemble du territoire québécois.

COMITÉ DE LA REVUE

Rédacteur: Dr. L.-M. Bourgoin, A.M., Ph.D. O.D.

Administration et abonnements: Monique Larouche-Depratto

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: Dr. Louis-Marie Bourgoin

Vice-président: Ephrem Boudreau

Trésorière: Noëlla Dufresne

Secrétaire: Me Marie-Thérèse Marcil-Bourgoin

Archiviste: Georgette Mantha

Administrateurs: Monique Larouche-Depratto,

Antoinette Boily-McKinnon

Arthur A. Guertin

SOMMAIRE

Sommaire	1
Avant-propos	Louis-Marie Bourgoin 3
Me Eraste d'Odet D'Orsonnens, notaire	Edgard Boutet 4
Un belvédère aux chutes Chaudière	La Rédaction 7
La grand-route de l'Outaouais	T.W. Edwin Showter, traduction Ephrem Boudreau 8
La légende du Lac des Fées	Anson A. Gard, traduction Louis-Marie Bourgoin 21
La langue française à Hull	Edgar Boutet 24
Racines, poème	Lucille Fournier 27

N.B.: La Société Historique de l'Ouest du Québec sollicite des dons pour l'aider à poursuivre ses activités. Nous donnons des reçus pour fins d'impôt. Faites parvenir vos dons au nom de la Société à l'adresse suivante: C.P. 1007, Place du Portage, Hull, Québec, J8X 3X5. Grand merci à l'avance.

AVANT-PROPOS

Nos lecteurs pourront dans cette revue apprécier différents sujets des plus intéressants.

Le notaire Eraste d'Odet D'Orsonnens fut un personnage excessivement actif dans la ville de Hull. On le rencontre à tous les paliers de la vie municipale. Ce fut un maire écrivain.

Les chutes Chaudière, point central de l'histoire de Hull, doivent être appréciées à leur juste valeur. M. Arthur Guertin par une visite sur place invite la population à admirer ce monument de la nature.

Les indiens dans la région Ottawa-Hull et aux alentours. Voilà un mystère à éclaircir et à apprécier. Avec eux ce sont les premières traces de l'homme dans notre milieu.

La légende du Lac des Fées. Ce récit éclairera la lanterne de bien des gens qui veulent en savoir plus long sur l'origine de cette appellation.

La langue française remonte de loin à Hull. L'on comprend pourquoi E.B. Eddy, plusieurs fois maire de Hull et conseiller municipal, ne parlait pas le français.

Racines. Voilà un poème qui couronne magnifiquement notre entreprise historique.

Notre société historique se doit de remercier le Conseil Municipal de Hull et son maire M. Michel Légère pour la subvention annuelle accordée à notre société. De plus notre société historique se doit de remercier notre député et ministre au Parlement Provincial, Monsieur Gilles Rocheleau, pour la subvention qu'il a réussi à obtenir pour nous aider dans la poursuite de nos activités. Merci au Gouvernement Provincial.

Dr. L.-M. Bourgoin, Ph.D. O.D.
Rédacteur

ERASTE D'ODET D'ORSONNENS

Notaire

On n'a plus d'une raison de croire que le véritable fondateur du premier cercle littéraire fondé dans le petit village de Hull en 1875 fut le notaire Eraste d'Odet d'Orsonnens.

À cette époque—comme aujourd'hui d'ailleurs—on ignore généralement qui est ce jeune et brillant notaire qui vient à peine de s'établir chez nous. Il appartient, pourtant, à l'une des familles suisses qui se sont le plus illustrées au Canada au cours du siècle dernier.

Son ancêtre, Prothais d'Odet d'Orsonnens appartient à une ancienne famille patricienne du canton de Fribourg en Suisse. Il était capitaine de la compagnie de grenadiers du régiment des Meurons qui avait offert de combattre en faveur de l'Angleterre au Canada dans la guerre de 1812 avec les États-Unis. Il fait ensuite partie de l'expédition organisée par lord Selkirk, gouverneur de la compagnie de la Baie d'Hudson, sur la Rivière Rouge et aux fort William et Douglas (Winnipeg) en 1816. Promu lieutenant-colonel et commandant du bataillon de Lachenaie il se retire avec une pension officielle à Saint-Roch de l'Achigan. Il y a bâti une maison "La chaumière suisse".

Son fils aîné le Dr Thomas Edmond d'Odet d'Orsonnens pendant plusieurs années président de la faculté de médecine de l'hôpital Victoria de Montréal, chevalier de St.-Grégoire le Grand, fut le père du notaire d'Orsonnens et de son frère le colonel Louis-Gustave d'Orsonnens.

À 17 ans Louis-Gustave entre dans la milice canadienne qu'il quitte peu après pour étudier le droit et être admis au Barreau en 1863. Il entre presque aussitôt dans les 4e chasseurs canadiens. Ce fut lui qui, dès 1867, suggéra aux Canadiens de voler au secours du pape Pie IX assiégé dans Rome. L'année suivante le premier régiment de zouaves canadiens est organisé. Sa noblesse fut reconnue par le Saint-Père qui lui octroya le titre de comte.

Promu lieutenant-colonel en 1869, il est nommé deux ans plus tard commandant du 6e district militaire au camp de Laprairie. Il est ensuite premier commandant de l'École d'Infanterie de St.-Jean d'Iberville fondée en 1878.

Son frère aîné Eraste d'Odet d'Orsonnens n'éprouvant aucune inclination pour la carrière militaire, opta pour le notariat et s'établit dans le petit village de Hull en 1874.

Il n'a pas encore 17 ans mais il s'est déjà acquis une belle réputation d'écrivain dans la province de Québec.

À 15 ans, en classe de belles-lettres, il fait ses débuts en

publiant "Apparition" un épisode de l'émigration irlandaise au Canada. Quatre ans plus tard, en 1856, il publiera "La vierge Iroquoise", l'"Épluchette de blé d'Inde" et "Une résurrection".

La "Ruche Littéraire" de Montréal écrit en avril 1859 que P.-J.-O. Chauveu (qui sera en 1867 le premier ministre du Québec) et Eraste d'Odet d'Orsonnens "sont deux de nos écrivains qui obtiennent le plus grand succès". D'Orsonnens n'a alors que 22 ans.

L'année suivante il publie "Le Parricide Luron" et "Felluna", qui furent ses derniers travaux littéraires. Toutes les oeuvres du notaire d'Orsonnens sont aujourd'hui à la bibliothèque de l'Assemblée législative de Québec.

On s'explique donc que, dès son arrivée à Hull, il ait songé à la fondation d'un cercle littéraire en 1875 avec le concours du jeune Alfred Rochon et de l'avocat Charles Marcil.

Il ne tarda pas, d'autre part, à s'intéresser activement à la chose publique.

En 1877 il est élu échevin et siégera au conseil pendant sept ans. En 1889 il est élu maire de Hull. Il fera également partie de la Commission scolaire pendant 13 ans et en sera sept fois le président. Enfin, à peine arrivé à Hull, il est élu président de la Saint-Jean-Batiste en 1875.

Le notaire d'Orsonnens fut sans contredit, un esprit très cultivé, un connaisseur d'art, un érudit qui consacra toute sa vie à l'étude et aux recherches scientifiques avec le vieil instituteur Edouard Corbeil. En 1899, il publia deux opuscules chez Bureau & Frères à Ottawa: le "Moteur centripète" et le "Moteur centrifuge". On a écrit qu'il a longtemps fait des recherches sur la possibilité du mouvement perpétuel.

Grand connaisseur d'oeuvres d'art, sa maison, au temps de sa prospérité, était une véritable pinacothèque. Deux ou trois fois par année il se retirait dans la solitude de sa villa d'été du Lac Meach, pour y vivre au milieu de ses fleurs dans la méditation et l'étude.

Après quelques années il abandonna l'exercice de sa profession pour se livrer au commerce. Il fut bientôt l'un des plus grands propriétaires de Hull. Lors de la grande conflagration de 1900 il perdit plus de 50 maisons peu assurées. Du coup il se trouva presque ruiné.

Deux ans plus tard une nouvelle épreuve devait abattre son courage. Sa fidèle épouse, née Louise Fiset, institutrice de Québec, mourut le 24 avril 1902. La maladie vint ensuite affecter ses facultés. Il vécut alors en ermite ne recevant plus qu'un dernier ami, le R.P. Provost, O.M.I., qui fut son consolateur jusqu'à sa mort, le 24

décembre 1906 à l'hospice St-Charles où il succomba, à la paralysie.

Edgar Boutet
Le journal LE DROIT
20 avril 1957

UN BELVEDÈRE AUX CHUTES CHAUDIÈRE

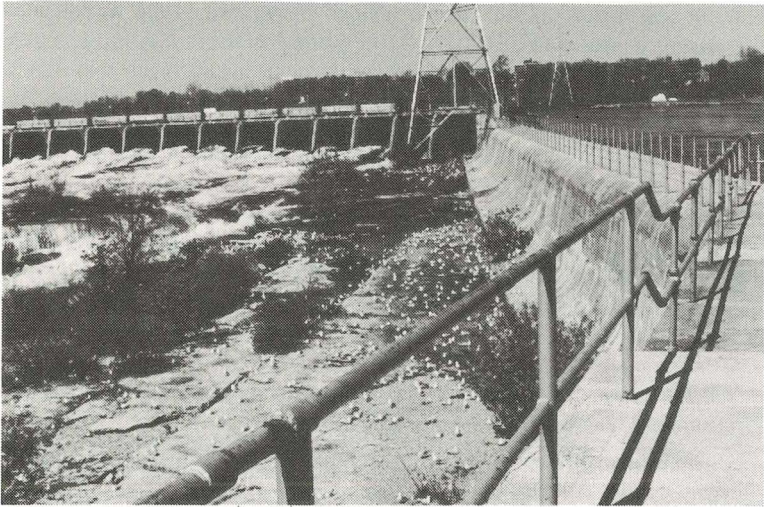


Photo fourni par M. Arthur Guertin

Lors de sa réunion du 10 avril 1986, le conseil d'administration de la société historique, sur proposition de M. Arthur Guertin, acceptée à l'unanimité, a formulé le projet suivant à soumettre au conseil municipal de Hull.

Les chutes Chaudière sont un endroit historique central de l'histoire de Hull. Il faut permettre à nos visiteurs et touristes de visiter les lieux par l'aménagement d'un belvédère sécuritaire. C'est là mettre en valeur le potentiel touristique de notre ville.

Le conseil municipal a accueilli favorablement cette proposition.

La Rédaction

LA GRAND-ROUTE DE L'OUTAOUAIS

La Route de l'Outaouais! Quel plaisir que de faire revivre, dans son imagination, cette vieille route navigable, telle qu'elle se présentait à l'époque de Champlain! Combien merveilleuse elle a dû se révéler à ce célèbre Français lorsque pour la première fois il s'est aventuré dans l'arrière-pays en longeant les deux rives de l'Outaouais! Vierge de tous les artifices de la civilisation, comme a dû capter le regard du peintre ou du poète la splendeur inouïe de cette solitude sauvage et intacte! Sur les rives inexplorées de notre grande rivière bordée d'une vaste forêt primitive, le long de laquelle se précipitaient en bas de hauteurs vertigineuses, sous une poussée irrésistible, des torrents impétueux, vivaient les féroces Manitous et les Okis, lesquels, de leurs huttes de feuillage regardèrent avec étonnement passer pour la première fois des hommes étranges aux visages pâles! La voix du grand Oki, de nos chutes Chaudière, fit entendre ses protestations bruyantes contre l'envahissement de son ancien domaine par une nouvelle civilisation.

Comme tout cela est changé de nos jours! La forêt a presque toute disparu, victime de la hache et du feu. À sa place, sont des champs verts, des villages prospères. Les bruits des locomotives ont donné le coup de mort aux malins esprits et les ont forcés à se réfugier dans un territoire plus en harmonie avec leurs goûts. Même le prestige séculaire de l'Oki de la "Grande Chaudière" a fait place à une humiliante déchéance, réduit comme il l'est, à se contenter d'offrandes de sciure de bois à la place du tabac, comme aux temps anciens.

Notre histoire écrite de l'Outaouais commence avec Champlain, en 1613, mais bien avant l'arrivée des Européens, les Indiens eux-mêmes avaient préparé pour nous des dossiers ethniques de leur manière de vivre dans la région de l'Outaouais, et quiconque le désire peut consulter ces dossiers aujourd'hui. Ces curieux vieux "manuscrits" ne sont ni plus ni moins que leurs anciens terrains de campement, leurs ateliers sur les plages et leurs lieux de sépulture, qu'on trouve en grand nombre le long des rivages de la rivière des Outaouais. Là, près des vieux foyers dont les feux se sont éteints, qui se sont à jamais refroidis, depuis longtemps délaissés par leurs anciens occupants, ces dossiers nous révèlent encore une foule de choses concernant la vie de ce peuple maintenant disparu, avant l'arrivée de l'homme blanc. Les Indiens ont laissé aussi dans leurs lieux de sépulture, des dossiers qui nous renseignent sur leur passé. Ce que nous révèlent ces lieux d'habitation? Eh bien! on y trouve toutes sortes de pointes de flèches dont se servaient les indiens pour abattre les animaux; le gros couteau de silex en forme de fer de lance qu'utilisait l'épouse pour écorcher et débiter les animaux; on y trouve aussi des fragments de pots en grès dans lesquels elle faisait cuire les

aliments pour son seigneur et maître.

L'auteur possède dans sa collection le contenu d'une fosse, découverte dans l'île d'Aylmer. L'occupant de ce lieu était bien pourvu des biens de ce monde, du point de vue des Indiens. Il avait, parmi beaucoup d'autres objets, un tomahawk en fer fabriqué en France, une petite bouilloire en cuivre, un harpon en os, trois couteaux ordinaires et cinq couteaux courbés. Parmi les objets que ses amis avaient placés dans son tombeau en vue de son voyage aux célestes terrains de chasse, se trouvait une frangue, faite avec les cheveux d'une femme blanche. Il avait aussi une pointe de flèche en os, qui avait été enfoncée de bord en bord à travers un segment de ses vertèbres lombaires, perçant l'épine dorsale, et demeurée en position. Il nous paraît assez facile de déchiffrer cette énigme. L'Indien avait vraisemblablement, au cours de sa vie, scalpé une femme blanche, puis il s'était servi de ses cheveux pour son embellissement personnel, mais par la suite, il a été puni pour son forfait; en effet, cette partie de sa colonne vertébrale transpercée par la lance se trouve dans le cabinet de l'auteur; elle fait voir clairement que cet homme est mort de mort violente, châtement qu'il avait bien mérité.

Pour aider ceux qui s'intéressent à l'histoire ethnique de l'Outaouais et qui aimeraient faire un peu de recherches, une liste des principaux lieux de campement et des cimetières des Indiens, entre Ottawa et les rapides des Chats, pourrait leur être utile.

Voici cette liste:

— Moulins Gilmour - M.R.H. Haycock, d'Ottawa, nous apprend que son père, feu Edward Haycock, s'est bâti une maison sur l'emplacement du moulin Gilmour, à Hull. Au cours des excavations, les ouvriers ont découvert plusieurs dépôts de cendre d'une profondeur de deux à trois pieds. Entre autres choses, ces dépôts renfermaient en grande abondance de la poterie indienne. C'était la coutume, chez les Hurons et Iroquois, de faire leurs feux dans des trous, ce qui explique la découverte de la poterie à pareille profondeur.

— Sablière de la rue Laurier, à Hull - En approchant de Hull par le pont Alexandra, on aperçoit une vaste sablière, entre la fabrique de sulfure de l'usine E.B. Eddy et le bout du pont, et entre l'avenue Laurier et la rivière. C'est à cet endroit qu'Edward Haycock se procurait son sable pour la construction des édifices gouvernementaux dits de l'Est et de l'Ouest, du côté d'Ottawa. Au cours des excavations, un grand nombre de reliques indiennes furent découvertes: couteaux pour femmes, pointes de flèches, tomahawks, poterie, mais on ne trouve aucune description de la poterie. À cet endroit, si l'on en croit la tradition des blancs et des peaux-rouges, beaucoup de batailles sanglantes eurent lieu entre des groupes qui descendaient ou remontaient la rivière.

Baie des Indiennes, Tétreauville (Québec) - La rive ouest de cette baie, surtout l'extrémité sud, qui rejoint la rivière, renferme une infinité d'objets en silex.

Baie Bell (Québec) - Cette baie, près du moulin Fraser, est un ancien lieu de campement où l'auteur a trouvé une hache en pierre et des pointes de flèches. Il existe une quantité d'objets en silex sur la plage. Une masse compacte d'argile et de sable renfermant des articles en silex, en dessous d'une vieille souche de chêne, d'une couple de pieds de diamètre, avait été mise à nue par les eaux de la rivière. C'était une vieille souche d'un arbre énorme; or, les fabricants de flèches de la baie Bell, longtemps avant que le chêne n'était encore qu'un gland, avait placé leurs flèches précisément à l'endroit où elles furent découvertes.

Hôtel Victoria, Aylmer (Québec) - Sur le terrain bas et graveleux, à l'ouest du quai de l'hôtel, l'auteur a trouvé une hache en pierre de belle fabrication, et entre cet endroit et l'embouchure du ruisseau plusieurs de ces objets, mais brisés. On y a vu aussi de larges fragments de silex brut prêts à être utilisés par les fabricants de flèches.

La Baie Newman (Québec) - Cette baie, que les gens d'Ottawa appellent Echo Bay, situé juste au bas du parc Queen, renfermait plus de silex brut que n'importe quel autre atelier de plage sur la rive québécoise du lac Deschênes. On y trouve aussi quelques fragments de poterie.

Pointe aux Piñs - C'est ainsi que les anciens voyageurs nommaient cet endroit, et il a toujours été connu sous ce nom des habitants d'Aylmer (Québec). La forêt de pins est depuis longtemps disparue, et un orme solitaire fait le guet sur le rivage; un faux savant d'Ottawa s'imagina, il y a quelques années, d'affubler cette pointe du nom de One-tree Point (Pointe d'un seul arbre). Il est évident que tout changement apporté aux noms de lieux accroît les difficultés dans le domaine des recherches historiques et ethnologiques, et il convient de condamner cette pratique. Les noms de lieux sont sacrés et l'on ne doit pas les modifier. Quoiqu'il en soit, la Pointe aux Pins est devenue Queen's Park; on y a découvert des silex, ouvrés et bruts, et des pointes de flèches. L'une des pointes de flèches découverte par l'auteur semble très ancienne; une partie en a été détachée, révélant une épaisse couche, altérée par les intempéries de couleur chamois pâle. Cette flèche se distingue nettement de toutes celles trouvées sur les bords du lac Deschênes. L'auteur n'a trouvé qu'un seul fragment de silex semblable, non ouvré; Il l'a découvert à un endroit plus en amont de la rivière, mais non parmi les débris des anciens ateliers situés sur les bords du lac.

Baie Powell (Québec) - De larges morceaux de silex brut et des éclats de silex ont été découverts sur les rives de cette baie et le long du lac, sur une distance considérable.

Pointe à Raymond - Cette pointe se trouve sur la rive ontarienne du lac Deschênes, en face d'Aylmer. Elle est de beaucoup le plus grand atelier de travail et lieu de campement sur le lac. À une centaine de verges à l'ouest, soit jusqu'à la maison Smith, la couche de grès calcifère est couverte de silex ouvré et d'éclats de cette même pierre. On a trouvé à cet endroit plusieurs sortes de pointes de flèches. Certaines étaient faites du silex noir qui se trouve en grande abondance dans la pierre à chaux Trenton, à Hull et à Ottawa; elles sont donc d'origine locale; d'autres sont de couleur plus pâle et ressemblent à celles découvertes dans le pays huron. Des couteaux pour femmes, des haches de silex ou des tomahawks de pierre s'y trouvent également. Un M. Jacob Smith, du ministère de l'Intérieur, à Ottawa, a découvert à cet endroit un couteau pour femme fait de silex foncé Trenton. Un silex ouvré semblable et de belle facture, a été présenté à l'auteur par M. Louis Leroy, de Bryson; aussi, découvert à cet endroit, un silex de couleur pâle, sans nul doute d'origine étrangère. Souvent on y trouve des fragments de poterie que les pluies ont tirés de leur gisement de terre franche sablonneuse, au niveau des hautes eaux, au-dessus de la plage rocheuse. À l'examen de ces fragments, la poterie appartiendrait à trois cultures distinctes, soit algonquine, huronne et iroquoise; mais ce n'est là qu'une hypothèse, car nous n'avons pas suffisamment de preuves pour affirmer ce fait.

Pointe de l'île aux Coulevres - Il s'agit d'une pointe élevée, aride et aplatie au sommet; la nature en a fait un lieu de campement admirable. À proximité de la baie des Coulevres, vers le sud, cette pointe est bordée de grosses pierres parmi lesquelles gisent en abondance des parcelles de silex. George R. Fox, d'Appleton (Wisc.) a fait savoir à l'auteur qu'il a examiné de nombreux emplacements de villages, mais qu'il ne se souvient pas d'en avoir vus qui renfermaient des parcelles de silex voisines de grosses pierres, ce qui donnerait à entendre que ces endroits étaient des lieux de travail. Depuis que l'auteur a reçu cette information de M. Fox, il s'est souvent demandé si ces parcelles de silex ne s'étaient pas accumulées parmi les pierres avant d'être mises à découvert par les grosses pluies, mais il rejette cette idée pour la bonne raison que les inondations n'auraient pas pu les déplacer.

Pointe à Noël - Cette pointe n'est qu'à une faible distance de la Pointe aux Coulevres, un peu à l'ouest. Ici, comme dans le cas précédent, on trouve des fragments de silex éparpillés sur le terrain.

Flat Rock - Le 24 mai 1897, Aldes et David Pariseau découvraient une cache de boulets, à Flat Rock, près de Wilson's Bluff, juste un peu en amont de la maison d'été de feu A. H. Taylor,

dans le canton de South March (Ontario). Ils les ont trouvés dans le sable, dans quelques pouces d'eau, près de la rive: ils en ont pris 800 de cette cache, en même temps qu'une pipe indienne portant, sculptée ou moulée, sur son fourneau, la tête d'un animal. Certains de ces boulets font maintenant partie de la collection de l'auteur; on en compte à peu près vingt-cinq à la livre.

Pointe à la Bataille - Cette pointe est indiquée à l'heure actuelle sur nos cartes sous le nom de Lapottie's Point, nom d'origine récente, et sans doute donné à ce lieu par quelque rustre bouffon qui préférerait le nom du dernier occupant de ce lieu à celui qui commémorerait probablement quelque incident tragique d'une époque révolue. Les drapeurs canadiens-français, toutefois, ont toujours gardé, avec combien plus de goûts, le nom sous lequel cet endroit était connu des anciens voyageurs. On trouve des silex à cet endroit, ouverts ou non ouverts. Il y a plusieurs années, Joseph Leclair, d'Aylmer, découvrait une importante cache de boulets à la Pointe à la Bataille. Il en emporta presque un demi-sac, sans épuiser la réserve. Il est difficile de s'imaginer que pareille quantité de munitions auraient été cachées par des chasseurs; mais si l'on en juge par le nom de l'endroit, on est porté à croire que cette réserve de munitions était liée dans le passé aux mouvements des bandes de guerriers, soit des blancs, soit des peaux-rouges, qui guerroyaient sur les bords du lac Deschênes.

La baie Sand, à l'embouchure du ruisseau Constance, dans le canton de Torbolton, comté de Carleton (Ontario), est un élargissement important de la rive sud de la rivière Ottawa, qui avance d'environ un mille à l'intérieur des terres. L'entrée de la baie se termine à l'est par la Pointe à la Bataille, et à l'ouest par la Pointe Big Sand.

Pointe Big Sand-- Cette pointe est une large dune de sable mouvant sur laquelle poussent ici et là quelques pins durs rabougris, et, dans les endroits abrités, de luxuriants plants de bleuets et d'herbe à puce. À l'été de 1912, l'un des fils de l'auteur découvrait un foyer indien sur le haut de cette dune, du côté faisant face à la rivière, dans un espace libre de végétation, exposé à l'action des vents. Ce foyer avait une dizaine de pieds de diamètre et était rempli de charbon de bois et de sable jusqu'au niveau des sables soumis à l'action des vents. Sur le dessus de ce foyer se trouvait tout un déploiement de fragments de poterie, qui paraissaient avoir été placés là en vue de leur inspection par les générations futures. On fit l'excavation du foyer à la main, et l'on a trouvé des éclats de poterie jusqu'à une profondeur de deux pieds, mais on n'a pas atteint le fond du foyer. La poterie est soit huronne, soit iroquoise, mais l'auteur ne peut dire à laquelle de ces deux cultures elle appartient.

William M. Beauchamp est d'avis "qu'alors que les Iroquois plus à l'aise obtenaient facilement des bouilloires en laiton des blancs, leurs amis moins fortunés ont dû persister dans leur art

primitif jusqu'au début du XVIII^e siècle, au moins".

* *Earthenware of the New York Aborigines*, Bulletin of the New York State Museum. Vol. 5, no. 22, October 1898, p. 80.

À la suite de ce que nous venons de dire, il semble que, de prime abord, ce vieux foyer portait les signes d'une dernière catastrophe domestique, dans une habitation indienne, il y a de cela quelques centaines d'années, et que durant tout ce temps, ni la neige, ni les pluies, ni les sables mouvants n'ont pu effacer ces signes, qui paraissent confirmer l'existence d'un fait historique. Il y a bien des années, lorsqu'une habitation indienne existait à cet endroit, une Indienne entreprenante, se dépêchant à préparer le dîner, saisit un pot, qui se cassa, l'eau éteignant le feu; elle blâma quelque autre personne pour cet accident et laissa le pot cassé dans le foyer, bien décidée de ne plus y toucher. À la réflexion, toutefois, cette théorie a été rejetée, paraissant peu probable, et cela pour plusieurs raisons. Une autre théorie nous paraît plus vraisemblable: ce foyer huron ou iroquois, ayant à l'origine une profondeur de deux ou trois pieds et rempli de cendres, de sable et d'ustensiles de cuisine cassés, aurait été abandonné, à une époque très reculée; depuis lors, les vents auraient emporté une partie du sable du dessus de la dune, ainsi que le haut du foyer, ce qui aurait éparpillé les fragments de poterie, les laissant accumulés de la manière qu'ils ont été découverts.

Si l'on s'en reporte au témoignage d'anciens habitants de cette localité, des ossements humains, et dans un cas, un squelette humain entier, ont été tirés de ces sables par l'action de l'eau.

Beaucoup de récits macabres et mystérieux se rattachent à cette dune de sable, transmis de père en fils, depuis l'époque des voyageurs français.

Wendigo Mound - Comme le veut la tradition, cette dune de sable était habitée par une famille de Wendigos. Ces gens étaient une source constante d'ennuis pour les habitants du voisinage du lac Deschênes, mais plus particulièrement pour un camp algonquin, à la baie des Sables, assez près de l'habitation de ces êtres malins. L'homme âgé, qui possédait les amples proportions de gens de sa catégorie, passait souvent une partie de son temps à marcher dans les eaux de la baie, lorsqu'il était à la recherche d'enfants indiens, car lui et les membres de sa famille étaient particulièrement friands de la chair de ces enfants. La famille comprenait l'homme âgé, sa femme et un fils. Les plus braves des guerriers indiens avaient, à plusieurs reprises, cerné ces vieux et tiré dans leur direction, sans les atteindre, mais usant de ruses, ils finirent par s'emparer du garçon, à un moment où ses parents étaient absents. Gardant le jeune en ôtage, ils réussirent à imposer certaines conditions à ses parents et ils finirent par se débarrasser de toute la famille.

L'auteur a entendu conter cette histoire pour la première fois un soir qu'il campait aux rapides des Chats. Elle lui avait été racontée, près du feu de camp, par un métis, descendant des Indiens qui avaient éprouvé des désagréments de la part des Wendigos. À la pensée même qu'un Indien sain d'esprit de la vieille école aurait violemment attaqué un jeune Wendigo, l'auteur est convaincu que si l'un de ces monstres légendaires des vastes solitudes de l'Amérique était soudainement sorti des ténèbres de la forêt et s'était approché du feu de camp, le pauvre métis qui me contait son histoire aurait déguerpi à l'instant même et aurait regagné son canot, laissant au Wendigo la libre possession de l'île.

Bataille à la pointe Big Sand - La vie sur l'Outaouais d'autrefois, durant la majeure partie du XVII^e siècle, était toujours tendue, souvent pleine de dangers. Sur cette route commerciale ancienne, difficile, au temps du régime français, les vendeurs de fourrures de l'intérieur du pays, blancs et indiens, ont été victimes de bien des vicissitudes alors qu'ils transportaient les produits de leurs chasses aux postes de traite sur le Saint-Laurent. De vagues traditions de ces temps d'animosités raciales se sont transmises de père en fils, depuis les anciens coureurs des bois et de leur confrères indiens jusqu'à leurs descendants métis des temps présents. Ces traditions expliquent la présence d'ossements humains mis à nu il y a bien des années au pied du vieux portage indien, aux rapides des Chats, et ceux que l'on trouve éparpillés à la pointe Big Sand, un peu plus bas sur la rivière; la même explication vaut pour un nombre considérable de bouilloires en laiton découvertes autrefois près de l'embouchure du ruisseau Constance; pour les sépultures d'Indiens dans l'île d'Aylmer, et pour la présence de pointes de flèches, de haches de pierre, de couteaux de silex et autre outils indigènes gisant dans des dépôts de gravier au pied de la Chaudière; puis, sans prendre le temps de nous demander si ces débris reliques d'un peuple disparu ne sont pas tout simplement les débris d'habitations indiennes, ou encore des ossements déterrés de lieux de sépulture indiens, la tradition se charge de les considérer comme autant de témoins sinistres d'une période de violence.

Il y a bien des années, comme en font foi les récits, un groupe de vendeurs de fourrures français, accompagnés d'un certain nombre d'Indiens amis, probablement des Algonquins et des Hurons, avaient monté leur camp un soir à la pointe de la Bataille. Des feux furent allumés, les bouilloires furent accrochées au-dessus du brasier, et tout fut préparé en vue de passer la nuit dans la paix et le repos. Mais bientôt, des lumières venant d'autres feux de camp se mirent à scintiller à travers le feuillage, sur la rive opposée de la baie; un groupe de reconnaissance découvrit une nombreuse bande de guerriers iroquois dans un campement barricadé, au Wendigo Mound, à la pointe Big Sand. Initiés comme ils l'étaient à tous les

secrets de la guerre en forêt, les Français et leurs compagnons indiens étaient convaincus que quelque chose allait se passer avant le matin. Il était inévitable que la nuit qui commençait, allait être témoin d'incidents tout à fait extraordinaires. Voilà le camp des Iroquois, ses féroces occupants tapis comme des loups dans leur repaire; en plein milieu d'un pays ennemi, mais encouragés par leurs anciennes prouesses guerrières, dont leur stratégie militaire les avait rendus aussi invulnérables que le nuage orageux menaçant, et aussi inexorable que le sort du monarque de la forêt anéanti par un coup de foudre.

La règle par excellence, sur les frontières indiennes, en ces périodes difficiles, consistait à traiter son voisin comme ce dernier l'aurait traité pourvu qu'il en eût la chance. C'était la coutume, chez les Indiens, de mettre des charbons ardents sur la tête de leurs ennemis; mais avant d'y mettre les charbons, ils liaient leur ennemi à quelque objet fixe, à un arbre ou à un fort piquet afin que la victime ne pût pas faire tomber les charbons; il va sans dire que cette pratique n'était pas apte à engendrer beaucoup d'amour fraternel. En outre, lorsque le succès des ouvertures de paix ne pouvait être assuré qu'au groupe qui apporterait le plus grand nombre d'armes à feu à la table des négociations, il est facile de comprendre pourquoi les Français, qui formaient une minorité, n'entraient pas en relations diplomatiques avec l'ennemi. Au contraire, il était toujours décidé de déclencher le combat quand le camp opposé était au repos, et de chercher à frapper un coup décisif d'un endroit où l'on ne s'attendait pas d'être attaqué, comme moyen de parer l'attaque, ce qui pouvait se produire à n'importe quelle heure avant la matin. Les Français et leurs alliés savaient fort bien que s'ils manquaient leur coup, c'était la mort pour la plupart de leur groupe et que s'ils étaient capturés ils seraient soumis aux traitements douloureux que leurs ravisseurs voudraient bien leur infliger.

Vers minuit, les assaillants quittèrent la pointe à la Bataille et se dirigèrent furtivement vers le sud, dans leurs canots, le long de la rive est de la baie Big Sand, franchirent l'embouchure du ruisseau Constance, mirent pied à terre sur la rive ouest de la baie et avancèrent vers la pointe Big Sand à travers la forêt de pins recouvrant les dunes, tout comme de nos jours. Ce long détour, d'une couple de milles, s'imposait, car par nuits calmes, le moindre bruit, par exemple celui d'un aviron frappant le bord d'un canot, se répercute sur des distances considérables sur la surface de la baie.

Cette avance de l'expédition était de la bonne stratégie indienne; en se fauillant en arrière de l'ennemi, les Français et leurs alliés étaient en mesure de foncer sur ses barricades et de les frapper par l'arrière, alors que ses sentinelles et les gardiens postés à une certaine distance du camp cherchaient à parer à tout danger possible qui pourrait venir du côté de la rivière.

L'attaque réussit à merveille, car elle surprit le camp endormi et y jeta la consternation. Un grand nombre des Iroquois moururent dans leur sommeil, alors que les autres périrent jusqu'au dernier homme dans la confusion indescriptible engendrée par ce massacre nocturne.

Telle nous est racontée la tradition populaire relative à la grande bataille de Wendigo Mound, à la pointe Big Sand; les ossements qu'on y trouve dans les sables de ce lieu seraient, dit-on, ceux des amis et des ennemis qui sont tombés au cours de cette lutte isolée que ne signale aucun écrit.

Ce conte semble nous reporter à la période de guerres, inaugurées par l'attaque des Iroquois portées contre les villages hurons, attaque qui s'est poursuivie avec une férocité sans pareille et qui n'a pris fin que par l'anéantissement sans pitié d'une nation autrefois puissante, et par la dispersion de quelques fugitifs survivants, en même temps que les bandes d'Algonquins qui se trouvaient près du théâtre de cette campagne d'extermination. On croit que la tradition se réfère à l'une des nombreuses scènes de carnage qui ont rougi de leur sang l'arrière-pays du Canada, alors que les Confédérés se taillaient une place sur notre continent et achevaient d'établir l'ordre chez les tribus du nord des Grands Lacs et du Saint-Laurent. À cette époque, tous les postes de cette grande route étaient dangereux, car des bandes de guerriers féroces gardaient les sentiers sauvages de l'Outaouais, apparaissant comme Oki au beau milieu des embruns s'élevant au-dessus des sauvages cataractes et des torrents écumeux, et avec leurs tomahawks commettaient leurs crimes abominables, aboutissement final de leur conquête.

La Chaudière - Descendons maintenant la rivière jusqu'à la Chaudière; nous retrouverons les empreintes des mocassins laissés là par les Iroquois. Ces infatigables scalpeurs étaient tout à fait chez eux dans la pays de l'Outaouais et de ses tributaires du nord. Les expéditions guerrières des Confédérés alliaient souvent leur demeures, sur la Mohawk ou les lacs voisins, et se mettaient en route pour le Canada, chassant dans la vallée de la Rideau jusqu'aux dégels du printemps; ils arrivaient à Ottawa à temps pour l'ouverture de la navigation. Ils s'attardaient dans le voisinage des sentiers de la Chaudière, et comme Wilkin Micawber, attendaient l'occasion propice.

Pendant qu'ils attendaient ainsi la reprise des déplacements de leur proie, ils s'adonnaient à diverses occupations. À Oki, dont la voix sonore se faisait entendre dans le bruit des chûtes, ils offraient des sacrifices de tabac. Les Mohawks et les Onondagas avaient donné à ce tourbillon d'eau bouillonnante le nom de la "grande bouilloire", Tsitkanajoh ("bouilloire flottante"), pour les Mohawks, et Katsidagwehniyoh ("grand feu du Conseil") pour les Onondagas.

La tradition iroquoise assigne à la baie des Indiennes (Squaw Bay), appelée aussi la baie Cachée, à Tétéreville, la réputation d'avoir été l'une des cachettes favorites de ces bandes de guerriers. Ce devait être, à cette époque lointaine, un endroit idéal pour un camp établi à la dérobée, car ce lieu occupait, pour les fins de la piraterie fluviale, une position stratégique, sur l'ancienne voie commerciale, à la façon des postes de péages régissant la circulation sur les grandes routes modernes.

Joe Canoe, chef des Iroquois de la rivière Dumoine, disait à l'un des fils de l'auteur que dans les temps anciens, son peuple avait pris l'habitude de se cacher dans la baie des Indiennes ou baie Cachée, et de s'emparer des canots qui descendaient la rivière avec leurs charges de fourrures ou de ceux qui la remontaient chargés de diverses marchandises. Ils volaient les canots et scalpaient leurs occupants. On dit aussi que le ruisseau Brigham, appelé aussi ruisseau de la Brasserie, étroit chenal de la rivière des Outaouais, était l'ancienne route de portage des Indiens, qui servait à contourner les rapides de la Chaudière. En examinant une carte de la ville de Hull, on se rend compte que des bandes d'Algonquins ou de Hurons, à leur arrivée à la rivière, en haut du portage, s'exposaient à tomber entre les mains de quelque bande d'Iroquois, au poste de campement de la baie des Indiennes. S'ils descendaient les rapides de la Petite Chaudière, ils se trouvaient en plus mauvaise posture encore, ne pouvant se sauver ni se défendre dans le courant rapide, et exposés à se faire prendre comme des mouches dans une toile d'araignée.

On a dit que les rusés Indiens ont finalement réussi à imaginer un plan capable de déjouer la stratégie militaire des Iroquois. Vu que l'ancien portage était devenu dangereux, il fut décidé d'en trouver un autre. En remontant l'Outaouais, ce nouveau portage commençait sur la rive ouest du ruisseau Brigham, à l'endroit où se trouve présentement l'International Cement Works. De là, il continuait vers l'ouest, passant au pied de la montagne, pour descendre le ruisseau Breckenbridge jusqu'à son embouchure, sur le lac Deschênes. C'était un long portage, d'une douzaine de milles; mais les Algonquins et les Hurons avaient appris à la dure école de l'expérience que dans leur cas le plus long chemin était pour eux le plus court. Une vieille Indienne, qui demeurait à Aylmer, il y a bien des années, mentionnait un sentier semblable, dans la forêt, qui partait autrefois d'un certain endroit, sur la Gatineau, près de Chelsea, passait par Kingsmere et aboutissait au lac Deschênes, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville d'Aylmer.

Ossuaire à Ottawa - Les habitants d'Ottawa seront surpris d'apprendre qu'une Fête des morts, semblable sans doute à celle qu'avait vue Brébeuf, à Ossossané, eut lieu une fois à l'endroit où est située présentement la brasserie Capital, dans l'angle formé par le

côté nord de la rue Wellington et le côté ouest de la rue Bay. On en trouve la preuve dans un article paru dans le Canadian Journal, vol. I, 1852-1853, sous le nom de feu le Dr Edward Van Courtland, qui donne la description d'un cimetière indien et de son contenu, à Bytown (Ottawa), en 1843.

Le Dr Van Courtland affirme qu'en 1843, des ouvriers qui extrayaient du sable en vue de faire du mortier pour le vieux pont suspendu, avaient déterré une grande quantité d'ossements humains. Il se rendit aussitôt à cet endroit et constata qu'on venait de découvrir le contenu d'un cimetière; indien. Le Docteur s'exprima ainsi: "Il était impossible de trouver un meilleur emplacement pour un cimetière; il se trouvait sur une pointe de terre directement en arrière d'un lieu de campement, sur un portage, à un demi-mille environ en aval de la puissante cataracte de la Chaudière; c'était là une preuve, transmise jusqu'à nous par la tradition, que les aborigènes avaient l'habitude, quand ils le pouvaient, d'enterrer leurs morts près des eaux courantes. Les plus anciens colons, y compris le patriarche d'Ottawa, feu Philémon Wright*, qui s'étaient établi près de cet endroit, une trentaine d'années plus tôt et qui ne savaient pas qu'il y avait là autrefois un cimetière, bien qu'il y eût de nombreux Indiens vivant près de là, lorsque Wright demeurait dans la forêt; un gros pin poussant directement au-dessus d'une fosse prouvait sans l'ombre d'un doute qu'il marquait ce lieu de sépulture longtemps avant que l'homme blanc, dans sa marche vers le progrès, eut anéanti les foyers de ces sauvages primitifs." Des excavations qui ont duré deux jours ont donné les résultats suivants:

"Une grande fosse, fosse commune probablement, contenant les vestiges d'une vingtaine de corps de différents âges, des enfants en grande partie; des fragments de deux têtes de chiens. L'état de confusion dans lequel les ossements ont été découverts établit qu'aucun ordre n'avait été observé dans l'enterrement de ces morts. On s'est demandé si ces corps n'avaient pas été jetés pêle-mêle dans un même trou en même temps, victimes peut-être de quelque épidémie, ou tués par quelque autre tribu hostile; rien, sur les crânes, n'indiquait qu'ils tombèrent sous les coups des tomahawks;

* Philémon Wright, accompagné de 25 personnes, arriva à l'emplacement de la ville actuelle de Hull, le 7 mars 1800.

à l'exception de quelques os longs, de quelques pelvis et de six crânes parfaitement conservés, le reste des ossements est tombé en poussière, dès leur exposition à l'air; dans chaque cas, les os portaient une coloration rouge foncée provenant d'hématite rouge dont les aborigènes se servaient comme peinture, ou qu'ils utilisaient plutôt pour barbouiller leurs corps; cette hématite se déposait sur les chairs corrompues. Il semble que les Indiens l'aient utilisée en grande quantité, car le sable qui remplissait les crânes était complètement coloré par cette substance. Quelques outils et des armes très rudimentaires furent trouvés, par exemple 1° une tige de gneiss d'environ deux pieds de long, effilée, servant sans doute comme arme de guerre, ressemblant par sa grosseur et sa forme à un bâton de policier; 2° une gouge en pierre, de fabrication rudimentaire, à partir de pierre à chaux fossilifère; elle a une dizaine de pouces de longueur et contient une partie de fossile sur l'un de ses côtés; cet instrument sert, m'a affirmé récemment un chef indien, à écorcher le castor; 3° une petite hache faite du même matériau; 4° une pierre de grès pesant environ quatre livres; on l'a trouvée reposant sur le sternum d'un chef d'une stature gigantesque, enterré à l'écart des autres; on l'avait emmuré avec beaucoup de soin. La pierre en question est parfaitement circulaire, ayant à peu près la forme d'un gros biscuit de matelot avant d'être mis au four; elle servait, une fois cousue dans un sac de peau, de corselet qui protégeait le porteur contre les flèches de l'adversaire. Dans chaque cas, les dents étaient parfaites, et on n'en a trouvé aucune qui était gâtée; elles étaient quand même très usées par l'action de la trituration; c'est un fait que dans les réunions de conseils, les Indiens ont l'habitude d'utiliser leur mâchoire inférieure à la façon d'un animal ruminant, ce qui explique cette particularité des dents. On n'a pas découvert de pointes de flèches ni d'autres armes."

On voit, par les commentaires précédents, que le bon Docteur a assisté à l'excavation d'un petit ossuaire, fosse à ossements ou fosse commune, comme il s'en trouvait dans le pays des Hurons, dans l'ouest de l'Ontario. Quand on lui demande si les corps n'avaient pas été "jetés pêle-mêle dans une seule fosse en même temps," il nous répond que Brébeuf avait observé ce mode de sépulture à la fête des morts, à Ossossané, en 1636.

Ossuaire dans l'île d'Aylmer - Il y a quelques années, on a découvert dans l'île d'Aylmer, appelée aussi l'île du Phare, sur le lac Deschênes, un petit ossuaire, lorsqu'il s'est agi de construire un nouveau phare. L'auteur n'a pas assisté à l'exhumation de son contenu, mais le gardien du phare, Frank Boucher, lui a dit que les squelettes étaient tous empilés sans ordre les uns sur les autres. Il est difficile de déterminer le nombre de corps enterrés dans cette fosse; en tous cas, on en a enlevé à peu près un plein chariot. On n'a pas trouvé de crâne entiers, mais l'auteur a remarqué que les dents dans toutes les mâchoires étaient saines, quelques-unes étant très usées

mais sans carie aucune. On a trouvé aussi des fosses isolées, dans l'île. La présence de cet ossuaire donne à comprendre qu'on y célébrait autrefois, dans l'île d'Aylmer, l'étrange rite appelé Fête des morts.

Entouré de cette majestueuse forêt de pins sombres, le vieux lac Chaudière, notre lac Deschênes d'aujourd'hui, était l'endroit tout désigné pour cette étrange cérémonie. Se reposant sur le vieux terrain de campement algonquin, à la pointe aux Pins, maintenant Queen's Park, quelque aventureux coureur des bois pouvait contempler cette vaste étendue d'eau s'estompant dans un océan de verdure, au sud; de cet endroit, il était le témoin oculaire de ces mystérieux incidents du drame sauvage. De divers points sur le lac, il aurait pu voir, en route pour l'île, les grands canots de guerre chargés de vivants et de morts, tristes débris d'une race en voie d'extinction. Il aurait pu entendre les chants lugubres des vivants avançant sur l'eau, étouffant le cri plaintif du huart ou le lugubre hurlement du loup, ces chants se répercutant à travers les arcades de feuillages; puis, à mesure que l'île se présentait à sa vue, peuplée d'un assemblage grotesque de silhouettes confuses, participant au rite final de la sépulture, il aurait pu réfléchir sur l'inconstance de la vie humaine, dans son application aux peaux-rouges des régions sauvages de notre pays, sur la disparition d'un clan, d'une tribu, d'une confédération.

Mais où est aujourd'hui ce peuple dont le respect de leurs défunts était comme les premiers rayons de lumière éclipsant leur longue nuit et annonçant l'aurore d'un jour nouveau? Qui n'a pas senti, dans le vent soufflant sur son front, las de fatigue, la caresse de quelque bon esprit? Oui, soupirant après quelque chose qu'il ne connaissait pas, il se fit des dieux des forces aveugles de la nature, s'efforçant de les atteindre, dans son affreuse misère, et d'implorer leur aide et leur consolation. Cette race a-t-elle émigré finalement afin de se joindre à leur parenté dans de lointains lieux de repos? Ont-ils, par quelque mode d'adoption, été assimilés par d'autres tribus? Ou, dans le nuage rouge du massacre, ont-ils disparu à jamais dans les sombres séjours de nos vastes solitudes?

T.W. Edwin Sowter

Traducteur Ephrem Boudreau

Paper and Records of the Ontario Historical Society
Griffin & Richmond Co. Ltd, printer, Hamilton (Canada) 1915

Archives publiques du Canada

LA LÉGENDE DU LAC DES FÉES

Il y a un joli petit lac près de la ligne de division entre la Cité de Hull et Hull-Sud, qui a plusieurs noms. Le Rev. Amos Ansley, le premier recteur de l'église épiscopale St-James de Hull, a vécu près de ce lac; pour certains, il porte le nom. Pour d'autres, on l'appelle le lac des Fées; pour d'autres, c'est le lac hanté; et d'autres c'est le lac Wright. Qui a raison? Nous l'appellerons le lac des Fées et nous procéderons avec cette appellation. Ce lac est trop petit pour porter tant de noms.

Une très belle légende raconte qu'une jeune indienne avait deux amoureux qui furent tous les deux tués dans la bataille. En apprenant leur mort, elle s'est jetée dans le lac. Les esprits des deux amoureux revinrent et la cherchèrent sans cesse. A cause de son indécision à ne pas choisir celui qu'elle préfère, la jeune indienne est destinée à être toujours avec eux sans pouvoir se faire connaître d'eux. J'ai demandé à la Muse du lac de me dire cette histoire et voici sa réponse à ma requête.

LA LÉGENDE DU LAC HANTÉ

Lorsque cette terre couverte de forêt était habitée par un peuple sauvage et étrange, deux chefs indiens habitaient et vivaient parmi les hommes de cette tribu, deux hommes braves au-delà de toute comparaison; l'un et l'autre seraient entrés dans la tannière du lion, si la femme que les deux aimaient, leur avait ordonné.

En ce temps, le père de cette femme mystérieuse était un capitaine brave et habile qui a gouverné ce peuple longtemps avec une main de fer. La jeune indienne mit son cœur à nu devant lui et elle lui demanda là et alors quelle épreuve ces deux braves de sa tribu devaient subir pour mériter son choix.

"Viens, femme, t'assoie à côté de moi", dit le père, "et je vais te raconter les méchancetés faites à notre peuple, il y a longtemps, par une bande de cruels batailleurs — une tribu de frappeurs féroces qui se sont jetés sur nos ancêtres, il y a longtemps".

"Nous étions une fois une nation paisible, une nation aimable et tranquille et vivant en amitié et en paix avec tous nos voisins. Un jour cette tribu se jeta sur nous et nous chassa hors des terrains de chasse de nos pères".

"Ils tuèrent nos braves hommes et amenèrent captifs nos femmes et firent de notre tribu une bande dispersée et brisée. A partir de ce moment, nous sommes devenus une tribu paisible mais de nom seulement; maintenant nous sommes les guerriers de cette terre".

"Mais nos ennemis viennent à nouveau, je dois mobiliser tous mes braves hommes et pousser hors de nos rivages cette cruelle tribu.

Je ferai de tes amoureux, des chefs, et je ferai de ces deux guerriers les plaideurs de ton amour. Alors ils porteront un nom honoré pour toujours”.

“Si, par chance, l’un revient, tu ne doit jamais rejeter sa main mais prendre cette main pour l’honneur qu’elle a conquis”. “Mais oh!” dit la jeune femme, “si mon destin comme la pauvre Lorena est de traverser ce monde toute seule!”

“Mon coeur se briserait sûrement et ma vie consumerait dans cette tournée sans fin les jours heureux que nous avons vécus ensemble. Je n’irais jamais seule, car aucun souvenir ne pourrait compenser pour mon malheur et il est trop tard pour se repentir de mon indécision”.

Soudain un messager arrive en hâte pour dire au vieux chef que l’ennemi est en vue et que les hordes de jeunes guerriers dans leurs couleurs guerrières, descendent des collines de la petite rivière (La Rideau) et qu’ils atteindraient bientôt la Grande Chaudière (Chûtes Chaudière). À moins qu’ils soient mis en échec, ils doivent traverser la rivière (La Grande Rivière) et pénétrer dans les terrains de chasse de sa tribu (Hull et la vallée de la Gatineau).

Le père laisse la femme en pleurs et mobilisent rapidement ses guerriers qui se précipitent sauvagement vers les collines qu’est maintenant la Cité de Hull. Alors commence l’une des batailles des plus sanglantes, qui ne s’est jamais effectuée le long de la Grande Rivière (L’Outaouais). Mais nous laisserons à la Muse du lac le soin de nous dire cette histoire.

Près des chûtes, la bataille fait rage. Au milieu des hurlements et du fracas furieux des flèches ailées qui volent pour la mort, la féroce bataille fait rage toute la journée; chaque camp frappant l’autre très durement jusqu’à ce que mille braves tombent mourants ou morts.

Les amoureux reposent parmi les morts avec les étoiles du ciel comme seules couvertures, avec leur figure tournée vers le haut et souriante. Ils reposent morts bien que pensant — avec les étoiles du ciel clignotantes — à la femme qui attend entre temps.

De la femme qui est assise près du lac, se désolant pour leur amour comme elle craint de connaître le destin de ses amoureux! Elle soupire et craint pour ses deux amoureux bien-aimés au point que son coeur crie dans l’angoisse, “Oh! trop tard!”

Quand son père vint enfin, ce fut ses faibles espérances qui s’évanouirent, et les mots de son père tombèrent froids et cruels dans son coeur. Ces mots tombèrent froids et glacials quand il dit le destin de ses amoureux, car aucun langage ne pouvait les redonner à son coeur.

"Viens, femme, assis-toi près de moi", dit son père, "pendant que je raconte l'histoire du combat, comment tes amoureux tombèrent à mes côtés durant la bataille, comment chacun tomba en se battant. Leur bravoure stimula nos guerriers, pris qu'ils étaient au milieu du mouvement de la bataille".

"Va", disait-elle, "aucune parole ne peut me consoler, cher père, pardonne-moi. Mes jours sont à leur terme. Je ne puis exister plus longtemps. En raison du silence de la forêt, toute la nature m'appelle au silence. Pardonne! Pardonne! Va t'en! Va! Pars! Va t'en!"

En un seul bon, comme une biche effrayée, elle se jeta dans le lac loin au fond, sombra dans son sein et y repose souriante. Elle repose mais en pensant — les étoiles du ciel clignotantes — à ses deux amoureux qui attendirent tout ce temps.

Depuis ce jour, il est souvent raconté que deux guerriers braves et hardis montent la garde autour du lac, comment ils rôdent autour de ses pentes, implorant chacun les pouvoirs de la Fée pour qu'elle leur retourne la jeune femme du fond du lac.

Ils ont cherché en vain, ils ont cherché dans le grésil et la pluie, ils ont cherché tous les deux la femme aimée, cette femme indécise qui n'a pu dans sa vie faire le choix voulu; ils ont cherché en vain la femme perdue.

Telle une fée, cette femme rôde tout près sans avoir le pouvoir de consoler ses deux amoureux, mais cependant ayant le pouvoir de les voir et de les connaître.

Elle doit les connaître mais rester inconnue d'eux car tout ce pouvoir s'est enfui d'elle et son amour pour eux doit à jamais être sans retour.

Ainsi sera le destin de cette femme indécise dans la suite des âges, avec tous ses maux, ce dont elle n'avait jamais pensé. Aurait-elle choisi sagement alors, cela aurait été mieux pour les deux hommes et elle ne souffrirait pas de maux si chèrement payés.

Que les femmes d'aujourd'hui s'arrêtent un moment dans leur chemin lorsqu'elles passent le long des berges du Lac des Fées. Qu'elles s'arrêtent sur ses bords, qu'elles s'arrêtent un moment juste pour penser à la femme indécise qui hante le Lac des Fées de Hull.

Anson A. Gard

Traducteur Louis-Marie Bourgoïn

The Pioneers of the Upper Ottawa and The Humors of the Valley, South of Hull and Aylmer Edition, Ottawa, 1906, Pages 105, 106 et 107

LA LANGUE FRANÇAISE À HULL

Si étonnant que cela puisse paraître, il n'est pas moins vrai que ce n'est que depuis "les années 1914 et suivantes" que les droits de la langue française sont respectés dans la ville de Hull.

Auparavant la langue de la majorité était reléguée au second plan. C'était l'époque où il suffisait de la présence d'une seule personne de langue anglaise pour qu'immédiatement tous les Canadiens français présents s'abstiennent totalement de parler leur langue.

DANS LE CANTON

En vertu de la loi des municipalités, Hull en 1855, n'est encore qu'une petite bourgade d'à peine une cinquantaine de familles, qui fait partie de la municipalité du canton dont le conseil est entièrement composé de représentants de langue anglaise.

Dans le canton de Hull, sur une population totale de 3 710 personnes, on ne compte alors que 420 Canadiens français, soit un peut moins de 12/100. Aussi le conseil cantonal, à sa réunion du début de 1855, décidera-t-il qu'il n'est pas préjudiciable à la population de la municipalité de publier en anglais seulement les règlements municipaux.

Aux élections de 1873, cinq Canadiens français du village de Hull, Albert Quesnel, Moïse et Henri-Isaïe Trudel, Honoré Dumontier et Alfred Lane forment la majorité du conseil. Bien qu'à l'époque le canton soit composé en majorité de Canadiens français: 4 461 sur un total de 8 857, cette majorité du conseil tentera, mais vainement, de faire reconnaître les droits de notre langue.

DANS LA CITÉ

Quand en 1875, le village se sépare du canton pour se constituer en municipalité indépendante, la nouvelle cité de Hull aura une population d'environ 6 700 âmes où l'élément de langue anglaise représentera à peine 12/100 de la population totale. Nos compatriotes anglais sont maintenant dans la même situation où nous nous trouvons vingt ans plus tôt dans le canton de Hull.

La municipalité relève alors de l'autorité provinciale qui respecte intégralement les droits des deux langues dans toute la province, principe d'Unité et de concorde nationale qui n'a, malheureusement, pas encore été adopté par aucune autre province de la Confédération à cette époque.

Mais dans la cité de Hull où nous constituons presque les neuf-dixièmes de la population, il nous faudra attendre encore près de quarante ans pour que NOUS respectons intégralement les droits de NOTRE langue.

Au conseil municipal où siègent trois échevins de langue anglaise (dont l'un d'eux sera élu maire), la majorité Canadienne française semble rougir de parler notre langue et toutes les délibérations se font uniquement en anglais.

Ce mépris des droits de notre langue sera général. Au palais de justice où siègera un juge canadien-français et plaideront des avocats de notre nationalité, il suffira qu'un seul compatriote de langue anglaise soit partie à une cause pour que procédures, plaidoyers et jugements soient faits uniquement en anglais.

Le gouvernement provincial lui-même manifestera le même mépris des droits de notre langue. Le bureau d'enregistrement n'aura d'autre nom officiel que "Registry Office" au-dessus de sa porte d'entrée. Au bureau des Terres de la Couronne, on affichera l'avis suivant: "Thanksgiving-Day. This office is closed", mais pas un mot français.

Les journaux locaux donneront aussi le mauvais exemple, la "Vallée d'Ottawa" et le "Spectateur" diront "le Town Hall" au lieu de "l'hôtel de ville", la "Main Street" au lieu de la "rue Principale", etc., etc. Et nous nous abstenons de citer les nombreux anglicismes les plus baroques qui sont d'usage courant dans nos journaux de l'époque.

Ce flagrant mépris des droits de la langue de la majorité laissera indifférente notre Société nationale de la Saint-Jean-Batiste qui aurait cru trahir nos droits les plus sacrés si elle n'eut pas célébré avec fanfares et discours patriotiques la fête du 24 juin.

DES PROTESTATIONS

Aussi nous n'avons pas été étonné de lire dans le "Spectateur" du 14 juillet 1886, ce commentaire qui ne manquait sûrement pas d'à propos. "Quelques citoyens de Hull ont demandé et avec raison si la langue française n'était pas officielle dans le comté de Hull comme dans le reste de la province. Certainement, avons-nous répondu, mais on nous a prouvé le contraire. Sur la rue Principale, nous avons deux bureaux publics, le bureau des Terres de la Couronne et le Bureau d'enregistrement et aucun n'a une enseigne française."

Un mois plus tard, le 11 août, le Dr. Louis Duhamel, nouveau régistrateur, fait placer sur le bureau d'enregistrement une inscription française.

Mais il nous restait encore beaucoup à faire pour que les droits de notre langue soient intégralement respectés.

Le 14 mai 1889, le "Spectateur" écrira: "Il est regrettable qu'une ville française comme Hull n'ait que des noms anglais à donner à ses rues. On est plus jaloux que cela à Montréal des droits de la nationalité."

Le 28 et le 31 suivant, il se demandera "Comment se fait-il que toute la comptabilité et presque tous les documents de la municipalité ne soient rédigés qu'en anglais?"

Et le conseil municipal qui est composé presque totalement de Canadiens français et que préside un maire de notre nationalité, fera sourde oreille et continuera pendant de nombreuses années à délibérer presque toujours uniquement en langue anglaise.

APRÈS 40 ANS

De sa propre initiative (disons-le à son crédit), le greffier Honoré Boulay fera imprimer le 10 mars 1914, dans les deux langues, le rôle de l'évaluation municipale qui pendant quarante ans n'avait été imprimé qu'en anglais pour l'usage d'une population française.

Si, depuis notre langue a repris graduellement la place qui lui revient, il ne faut pas croire qu'aujourd'hui les droits du français sont intégralement respectés dans notre ville où nous comptons pour plus de 90 pour cent de la population totale.

Edgar Boutet
Le journal LE DROIT
27 septembre 1958

RACINES

Je suis le rival de la mémoire
Dans les sillons chiffrés
De cette terre ennoblie
Et du bout des saisons
Je garde ton visage anéanti
Sous les fouilles patientes et tranquilles
Je veille au lendemain de tes traits

Phare lumineux de la postérité
J'éclaire les repaires menacés de l'oubli
Dans la continuité des dynasties ancestrales
Structure géante aux entrailles fertiles
Protecteur du temps j'accrois la ressemblance
Je mène vers la source et refais l'image
De l'homme et des frontières éclatées

Et la vie continue au profond de mon être
Dans mes bras obscurs j'étreins le passé
Refuge silencieux qui abrite un musée
Tronc veiné de sang et d'habitudes
Je cherche en transfusant l'héritage
La patrie orgueilleuse et les origines
Les vertus des anciens en guise de courage

Je suis lié à l'alchimie de l'âme
Je porte la survie, les rêves du pays
La poitrine alourdie j'accumule les noms
Des Hébert des Chartrand des Thibault
Comme une procession s'avancent les racines
Dans l'enclos enseveli des familles hybrides
Parlant de vie, de mort et de descendance

Je suis un arbre accroché à la terre
Habité de souvenirs et collé à ses fruits
Le front penché serviteur de mes maîtres
Quand rougeois le soleil de l'histoire.

Ottawa, 26 octobre 1980

Lucille Fournier



Droits réservés par la Société historique de l'ouest du Québec Inc. Dépôt légal, 3ième trimestre 1986. Bibliothèque nationale du Québec, Bibliothèque du Canada.

Asticou, Cahier nos 1 et 2 (deuxième impression): \$1.00

Asticou, Cahiers nos 3-8: \$1.00 chacun.

Asticou, Cahier no 9: \$2.00.

Asticou, Cahier double nos 10-11:

"La presse québécoise et hulloise d'expression française" \$2.00.

Asticou, Cahier no 12

"Buckingham 1906" (deuxième impression): \$2.00.

Asticou, Cahier no 13: \$2.00

Asticou, Cahier no 14: \$2.00

Asticou, Cahier no 15: \$2.00

Asticou, Cahier no 16: \$2.00

Asticou, Cahier no 17: \$2.00

Asticou, Cahier no 18: \$2.00

Asticou, Cahier no 19: \$2.00

Asticou, Cahier no 20: \$2.00

Asticou, Cahier no 21: \$2.00

Asticou, Cahier no 22: \$2.00

Asticou, Cahier no 23: \$2.00

Asticou, Cahier no 24: \$2.00

Asticou, Cahier no 25: \$2.00

Asticou, Cahier no 26: \$2.00

Asticou, Cahier no 27: \$2.00

Asticou, Cahier no 28: \$2.00

Asticou, Cahier no 29: \$2.00

Asticou, Cahier no 30: \$2.00

Asticou, Cahier no 31: \$2.00

Asticou, Cahier no 32: \$2.00

Asticou, Cahier no 33: \$2.00

Edgar Boutet, *85 ans de théâtre à Hull*, Hull, S.H.O.Q., 1968, \$3.00.

Jacques Gouin, *William Henry Scott ou le destin romanesque et tragique d'un rebelle de 1837*, Hull, S.H.O.Q., 1972, (nouv. éd. augm. d'un chapitre inédit, Hull, S.H.O.Q., 1980, 40 p. \$3.00)

Guillaume Dunn, *Les Forts de l'Outaouais*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 168 p.: \$4.95.

Lucien Brault, *Aylmer d'Hier/ of Yesteryear*, Aylmer, 1981, 272 p. \$12.00.

Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois (1942-1945)*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 343 P.: \$9.95.

Joseph Jolicoeur, *Histoire anecdotique de Hull*, Hull, S.H.O.Q., 1977, 100 p.: \$3.50.

Joseph Jolicoeur, *Histoire anecdotique de Hull*, Tome II, HULL, S.H.O.Q., 1979, 117 p.: \$4.00.

Nota: Toutes ces publications sont en vente au siège social de la S.H.O.Q., C.P. 1007, Place du Portage, Hull, Québec J8X 3X5 et dans toutes les bonnes librairies.

N.B.: - Tous les prix indiqués ci-dessus sont sujets à changement sans autre préavis.

- Également disponible en série complète (1 à 34) pour \$40.00.

